

Interview de Jihad Darwiche

Quelle est l'origine de ce spectacle ? Pourquoi avez-vous choisi de raconter ces récits de femmes égyptiennes ?

C'est venu petit à petit, lorsque les révolutions arabes ont commencé en Tunisie, en Égypte et un peu partout. Moi, je viens de cette région du monde. J'étais donc très touché par ça, et très à l'écoute. J'avais envie de raconter les témoignages des personnes qui osent descendre manifester. Je sais combien ça coûte dans des pays où il n'y a pas de démocratie, parfois ça coûte la vie. Et petit à petit les récits des femmes sont sortis d'eux même. Au début, je n'avais pas forcément pensé à faire un spectacle uniquement sur les femmes. Je voulais faire un spectacle sur des récits de gens pendant la révolution. Et puis les femmes sont sorties au premier plan, surtout en Égypte où il est très difficile d'être femme tous les jours dans la rue. Oser descendre manifester c'est braver les interdits. Et puis j'étais étonné de voir le nombre de femmes descendues sur cette place de Tahrir (des jeunes, des mariées, des femmes âgées etc.). La question que je me suis posé c'est « où est ce qu'elles puisent leur courage »?

D'où avez vous tiré tous ces témoignages?

J'ai récolté des témoignages en lisant la presse. Et puis, à force de chercher, je suis tombé sur une mine extraordinaire. Quelqu'un qui a rassemblé les récits des femmes en Égypte pendant la révolution, Imad Fharouat. Il a commencé à publier à compte d'auteur. Il a sorti un premier livre où il a rassemblé le témoignage d'une dizaine de femmes. Il a gardé la parole comme elle était avec des allers-retours, des parenthèses interminables etc. Ce qui m'intéressait c'était justement cette matière brute. Donc j'ai eu cette personne au téléphone, on a beaucoup parlé, on a échangé des e-mails et il était ravi quand je lui ai dit que je pensais travailler sur des récits de femmes. Il m'a alors invité en Égypte pour me présenter ces femmes là. L'idée de raconter des témoignages de femmes vient essentiellement de là.

Ces récits sont-ils anonymes?

Ils ne sont pas du tout anonymes. J'ai beaucoup réfléchi au fait de garder le nom complètement entier des femmes, c'est-à-dire leur nom et leur prénom ou si je mettais seulement leur prénom. Et plus je travaillais sur des récits, plus je me rendais compte que c'était des témoignages qui pouvaient s'universaliser, être valables pour d'autres femmes, d'autres personnes. Je me suis inspiré également d'images prises par des journalistes, on a les témoignages de ces femmes mais on n'a pas forcément leurs noms. Mais l'essentiel du témoignage c'est que ce sont des femmes qui parlent de leur fils, leurs familles, de leur travail. Il y avait vraiment tous types de femmes. Des femmes militantes, des femmes qui n'avaient jamais milité, des femmes qui venaient chercher leurs enfants, qui militaient sur la place et qui se faisaient arrêter etc. Ce qui était fabuleux pendant la révolution c'est que la Place Tahrir, cette place centrale, cette place immense, qui elle même est vraiment un personnage, a rassemblé toutes les tranches d'âges et toutes les tranches sociales.

Des familles entières dormaient parfois sur la place, les grands parents, les parents, les enfants. C'était une ambiance très tendue, et en même temps toutes ces femmes parlent de joie, d'émotions, d'espoir. Elles parlent également de la peur, peur qu'elles ont dépassée aussi. J'ai eu l'occasion de discuter avec des femmes qui ont participé à la révolution en Tunisie et c'est quasiment la même ambiance, on entend le même discours. J'ai eu l'occasion d'écouter les émissions avec d'autres femmes égyptiennes et j'entends le même discours également.

Les femmes ont elles joués un rôle particulier dans cette révolution?

Oui, il n'y a pas de révolution sans la participation de la femme, il n'y a pas d'avenir sans la présence de la femme. La liberté de la femme dans une société comme la société égyptienne est une garantie de la liberté de la société entière. Et puis, elles ont payé le prix comme tout le monde. Il y a eu des morts, elles ont perdu des enfants.

Le titre « Le jour où l'espoir nous a pris par surprise », est plutôt étonnant, original. Pourquoi ce titre?

C'est une phrase qui m'a surpris parce que je l'ai entendue dans plusieurs témoignages. Les gens ont subi la dictature, depuis plusieurs décennies, mais une petite minorité de personnes manifestait quand même. Et quand il y a eu l'appel à la manifestation le 25 janvier, premier jour de la révolution, l'idée géniale qu'ils ont eue était de disperser les forces de la police qui étaient souvent 10 fois, 20 fois plus nombreuses que les manifestants. Donc ils ont appris à diviser les manifestations un peu partout, à créer des micro-manifestations. Ils s'attendaient à être une dizaine par quartiers. Et soudain ils ont vu les gens arriver de plus en plus nombreux. Ils ont vu la police reculer et plusieurs témoignages disent: « les gens nous ont surpris, l'espoir nous a surpris ». Comme tout militant ils espéraient mais ne s'attendaient pas du tout à ça. Et cette phrase « l'espoir nous a surpris », revient dans tous les témoignages. Elle est symbolique, représentative de la révolution. D'ailleurs, actuellement, personne ne parle de la révolution au passé. Pour eux, la révolution continue. Beaucoup disent que l'espoir qui est né et ne mourra jamais.

Avez-vous le projet de raconter ces histoires en Égypte?

Oui, c'est prévu. J'ai présenté ce spectacle en Arabe au Liban au mois de mars. J'ai envie de rencontrer les femmes qui ont témoigné et dont j'ai repris leurs histoires. Il y a des femmes anonymes et d'autres connues.

Comment interprétez-vous le phénomène grave de l'agression envers les femmes sur la place Tahrir?

Il y a un phénomène en Égypte qui s'est énormément développé depuis 20 ans, c'est le harcèlement sexuel, une maladie aussi grave que la peste. On sait très bien que c'est une arme politique qui est utilisée dans beaucoup de pays pour empêcher les femmes de descendre dans la rue, pour empêcher les femmes de participer à la vie politique. Mais les femmes ont tout de même continué à manifester, à dormir sur la place, elles ont formé des comités pour se protéger contre le harcèlement.

La police a mis en place des actions pour empêcher les gens de descendre dans la rue. Terroriser, espionner, menacer. C'est très humiliant. Lorsqu'on arrêtait une femme dans une manifestation on lui imposait « l'examen de virginité », ce qui est une humiliation absolue. On allait chercher évidemment un médecin ou un infirmier mais cela se faisait devant les officiers. Dans le cas d'une fille non mariée et non vierge on la condamnait pour prostitution. Et la grande peur des parents quand elles allaient manifester c'était quelles subissent cela. Quand une jeune fille se faisait violer ou agresser, il fallait faire le silence absolu sinon son avenir était en danger. Il y avait très peu de femmes qui portaient plainte. Il y a une femme très courageuse qui a porté plainte pendant la révolution contre les généraux de l'armée. Par chance, elle a gagné son procès.

Vous avez choisi de travailler avec Henri Torgue pour vous accompagner à la musique.

Pourquoi?

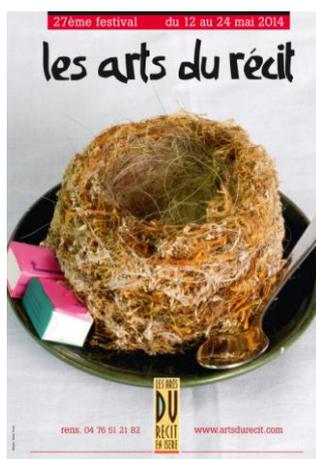
On avait déjà fait un travail ensemble sur des récits similaires, sur des récits de vie pendant la guerre au Liban. Et cela m'intéressait de savoir comment ils font pour continuer à vivre au milieu du chaos, ou ils trouvent la force de vivre, de rester debout, de continuer le combat. J'ai travaillé avec Henri sur ces quelques témoignages. Et il a réussi à envelopper avec sa musique les récits avec une dignité et une beauté extraordinaire. Certains récits, je ne les aurais peut-être pas racontés s'il n'y avait pas eu la musique d'Henri Torgue. Sa musique arrive à leur donner une douceur, à les envelopper, à les porter. J'ai pris beaucoup de bonheur à travailler avec lui sur les récits du Liban.

De plus, avant Henri Torgue, je travaillais toujours avec des musiciens orientaux. Mais lorsque j'ai entendu les premières notes d'Henri Torgue, cela a éclairci des idées que j'avais en tête. Comme je vous l'ai dit, j'ai enlevé les noms de familles des femmes parce que ces témoignages sont universels. Ils peuvent parler à tout le monde, ou en tout cas, à toutes les personnes qui ont vécu la guerre, que ce soit au Liban, en Égypte, ou dans un autre pays. Et à partir de là, j'ai compris qu'une autre musique, autre qu'orientale, pouvait accompagner ce conte. La musique d'Henri est une musique qui n'illustre pas du tout. Cela aurait pu être le piège de la musique orientale. Cette musique est contemporaine, elle est un mélange de musique classique et de jazz.

Dans votre spectacle, où est la limite entre la réalité et la fiction. Est-ce que vous prenez la liberté de modifier les témoignages, de faire place à l'imaginaire et de réinventer?

Non pas vraiment. J'interviens dans le côté esthétique. Je déplace les phrases, mais je ne réinvente pas. J'ai suffisamment de matière pour ne pas inventer une histoire.

J'organise obligatoirement mes récits pour avoir du rythme et pour la compréhension. Mais si une femme qui a témoigné vient à mon spectacle, elle se reconnaîtra obligatoirement. Je reste assez fidèle et je réorganise.



FESTIVAL LES ARTS DU RECIT DU 12 AU 24 MAI
Rens. 04 76 51 21 82
www.artsdurecit.com

Interview réalisé par Océane Bret